

MAL DE MÈRE



Crédit photo : blogue Une porte sur 2 continents

À ton lever sur l'île, le parfum entêtant des églantiers sauvages t'accueille. Des buissons entiers de toutes les couleurs, criardes, dirait ta mère, encerclent la maison et plus loin encore, dans un désordre exubérant. Tu penses que c'est sauvage, bruyant, généreux, et c'est exactement de ça dont tu as besoin.

Tu es arrivé hier, il brumassait. Ça t'a fait penser à la bouteille d'eau thermale de ta mère, sur l'étagère encombrée de la salle de bain. Mais ce matin, le bleu liquide du ciel et du fleuve t'immerge par les trois côtés fenêtrés de la maison, un éclat si cru qu'il vrille ton cerveau. La lumière intense te fait mal à la tête, comme lorsque tu avales trop vite ta crème glacée. C'est de ça dont les aveugles ont peur, penses-tu, de voir, tout à coup. D'un seul coup. Foudroyé de lumière.

Tu as pris l'autobus au terminal de Berri-UQAM hier matin. Tu avais bien pris tes renseignements sur le coût des billets, la durée du trajet, l'arrêt à Québec, l'heure d'arrivée, l'heure du traversier. Ça a été long et plus cher que tu croyais. À 14 ans, tu manges comme un défoncé, alors les collations se sont multipliées, ce qui n'était pas prévu dans ton maigre budget. Et puis les émotions, ça creuse... Tu n'es pas en fugue, la preuve : ton billet de retour rangé précautionneusement dans un compartiment de ton portefeuille. Tu t'es seulement évadé, penses-tu...

Tu as choisi d'aller à l'Îsle Verte parce que tu en gardes un souvenir puissant. Tu y es venu, enfant, en compagnie de tes parents, dans la grande maison de ton oncle, capitaine et pêcheur. Au plus près des battures, tu as touché pour la première fois à ce que ça pouvait être, la liberté. Sur cette minuscule oasis verte enserrée dans les bras du fleuve, tu avais pu échapper quelques heures à l'amour moite, lourd et terriblement étouffant de ta mère. Pour elle, un calvaire d'inquiétude et de tourments : « Mathis, mon amour, va pas trop loin, sur les roches. Maman est juste ici! » Pour toi, quelques heures de ciel sur terre.

Hier soir, il n'était pas trop content, le capitaine, de te voir arriver à sa porte, grand échalas qu'il a eu peine à reconnaître. Il s'est tout de suite méfié, pensant que tu avais fugué et qu'il ferait figure de complice aux yeux de tes parents, sûrement morts d'inquiétude à Montréal. Mais comme c'est un habitué du large et des choses lentes, il ne t'a pas pressé. Tu devras lui en dire plus, c'est certain, « t'ouvrir » comme dit ta mère. T'ouvrir... Tu n'as jamais compris pourquoi elle te revenait toujours avec ce mot, comme si tu avais quelque chose en commun

avec une fleur, une boîte ou une moule. « S'ouvrir » te paraît un peu obscène, ça te fait penser au sexe d'une fille et ça te gêne.

Après avoir englouti une ration gargantuesque d'un pot-au-feu de poisson dont les saveurs te sont montées à la tête comme une symphonie, il a bien fallu parler. À demi-mot, tu as expliqué, pensant que le capitaine devait bien deviner la raison de ta présence inopinée dans sa maison. Après tout, il est le frère de ta mère, il est au courant de toute sa vie, de sa nature, de l'amour effrontément sauvage qu'elle te porte. « Ton héritage est pesant, ti-gars, c'est sûr. T'es arrivé su'l tard, après ben du malheur. » Tu es au courant, bien sûr, mais tu ne comprends pas pourquoi il faudrait que tu payes tous les jours de ta vie les cinq fausses couches que ta mère a faites avant ta naissance.

Ton oncle enchaîne d'une voix éraillée par une émotion subite : « Le p'tit Jésus lui-même a pas été mieux accueilli que toé! Jamais vu une poule couvrir son poussin de même... Compte-toé chanceux, ti-gars, y en a qui sont élevés à coups de claques, de tabarnak pis de mal au ventre. » Chanceux, toi? À ces mots, tu te lèves et arpentés la pièce, tout à coup à l'étroit entre le poêle et la berceuse. « Trop, c'est comme pas assez, dis-tu, la voix gonflée de douleur comme une voile de navire. Tu comprends pas? Je pourrai jamais me sauver assez loin. Même rendu à l'autre bout du monde, a met ses mains autour de mon cou, pis a serre! »

Ton oncle ne cherche pas à t'arrêter lorsque tu sors en courant jusqu'à la pointe. Face à l'immensité, tu te tiens droit, toi, Mathis, 14 ans. Tu engouffres tes cris dans le vent, tu mêles tes eaux salines à celles du fleuve et les loups marins au large hurlent ta peine.

Pourtant, tu es injuste et tu le sais. Parce que ce n'est pas l'amour de ta mère, pourtant suffocant, qui t'a fait fuir jusqu'ici.

Tu penses à Yann que tu n'as pu, avant-hier, t'empêcher d'embrasser.

Anne-Marie Desbiens, juin 2017